

16 JANVIER 1934

Buda sans Pest

Les princes ont quitté le château royal mais non la couronne
qui y demeure enfermée dans un coffre dont deux magnats,
respectivement catholique et protestant, détiennent chacun une clef

(De notre envoyé spécial Georges OUDARD)

Nul n'ignore que Budapest, qui devrait s'écrire en deux mots, est formé de deux villes auxquelles le Danube sert de trait d'union.

Buda s'élève sur une assez haute colline dominant le fleuve tandis que Pest est bâtie dans la plaine qui commence à l'autre rive. Cette situation donne à la cité son caractère d'une grandeur majestueuse.

Un autre âge

Le château royal couronne Buda silencieuse, ancienne, avec de rares rues bordées de palais et de vieilles maisons aristocratiques entre lesquels s'insèrent de petites boutiques puérides, démodées, amusantes. Tout semble si bien d'un autre âge que c'est presque une dérision d'accéder à ces lieux par un funiculaire au pied duquel a été placée une borne surmontée d'une vierge et qui porte cette indication qu'on ne lit pas sans surprise : 0 Km. Elle figure le point de départ imaginaire de toutes les routes du pays.

Au début de la matinée, la minuscule gare, le plus souvent vide, s'emplit d'une foule de messieurs porteurs de lourdes serviettes. Ce sont les fonctionnaires — et il y en a en ce pays ! — qui se rendent à leurs ministères dont la plupart sont installés au faite de la colline dans d'anciens palais.

Le comte Sandor

La présidence du Conseil occupe ainsi celui du comte Sandor, le père de cette laide et spirituelle princesse de Metternich, l'amie de l'impératrice Eugénie, une des femmes les plus en vue du Second Empire. Les vieux Parisiens de mon enfance se rappelaient encore avec délices ses traits d'esprit.

Le père était une sorte d'original. Il avait fait faire pour ses chevaux de magnifiques mangeoires en marbre rouge qui ont été conservées et décoraient assez étrangement aujourd'hui un couloir du ministère. Cavalier incomparable, il aimait à se livrer au milieu du Danube glacé à de prodigieux exercices équestres qui lui valaient l'admiration de la populace.

Est-il séant de s'en souvenir sur cette petite place de gros pavés que limitent d'un côté cette demeure du dix-huitième siècle et de l'autre une des façades latérales du château ?

Désagréable aventure

Ici arriva à Charles, le dernier souverain de Hongrie, une désagréable aventure, le jour de son couronnement.

Une antique tradition commande au roi, à l'issue de cette cérémonie, de monter à cheval en haut d'un petit tertre formé de terres apportées des diverses provinces et de jurer, en donnant un coup d'épée dans les quatre directions, de défendre jusqu'à la mort l'intégrité du territoire. Cet émouvant serment ne fut pas tenu.

A un moment, la bête fit un écart en arrière et manqua désarçonner son maître. La couronne glissa un peu. D'un geste prompt, Charles la redressa pour l'empêcher de choir — ce qui semblait inévitable aux yeux des spectateurs. Beaucoup y virent, naturellement après coup, un mauvais présage.

On montre la fenêtre derrière laquelle la reine Zita, assistait à la scène en tenant son jeune fils dans les bras. Le monarque ne garda pas rancune à sa monture, l'étalon *Krózus*, de son incartade, puisqu'il en fit exécuter la statue. Elle figure encore dans une des chambres du palais.

La légende

La légende prétend qu'à l'endroit où s'élève le château se trouvait déjà, du temps des Huns, une résidence que certains disent avoir été habitée par Attila, et d'autres par son frère Buda, qui aurait donné son nom à la ville.

Double souvenir

Un Français s'étonne qui ne prévoyait guère qu'il aurait l'occasion d'évoquer, sur la même place, à quelque deux mille kilomètres de Paris, le double souvenir de sainte Geneviève et de l'ambassadrice d'Autriche à la cour de Napoléon III.

Mais la visite de cet imposant édifice le laisse froid. Les appartements, blanc, rouge et or, de l'époque de Marie-Thérèse, sont tellement pareils à ceux de



Un vieil hôtel à Buda.

Vienne ! Les parties plus modernes ne peuvent exciter son admiration. Il doute que la salle de bal soit vraiment la plus belle de l'Europe et il se hâte de traverser la pièce où François-Joseph proclama l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Il se rappelle trop les conséquences tragiques de cet acte injuste. Dans la *salle du coin*, le guide avance sans sourire, devant les portraits de Charles, de Zita et de leur fils « qu'ont immortalisés ici les souvenirs du dernier couronnement ». Le mot « immortalisé » semble un peu fort !

Et pourtant, il est indispensable de ne point négliger de parcourir ces chambres. Ne serait-ce que pour bien sentir que ce château royal sans roi n'a rien d'un musée et continue d'être un château royal.

Il ne saurait en être autrement. Les princes l'ont quitté mais non la couronne qui y demeure enfermée dans un coffre dont deux magnats, respectivement catholique et protestant, détiennent chacun une clef. Elle n'est pas l'attribut d'une dynastie déchue que l'on pourrait montrer au public comme une curiosité ; elle représente symboliquement la Hongrie même et voilà pourquoi on la tient cachée. Le prêtre élève l'hostie face aux fidèles pendant la messe mais la dissimule aux regards, l'office fini, derrière la porte pleine du tabernacle.

Cet emblème sacré est véritablement intangible. Enfoui, jadis, dans la terre au cours d'une période malheureuse, la charrie d'un laboureur en heurta la croix. Elle n'a point été redressée depuis.

Toute la politique du pays est dominée par la mystique de la couronne. Nul n'a le droit de rétrécir ce cercle d'or, ni d'en arracher une seule pierre. Nul n'a donc, parallèlement, le droit de modifier les frontières de l'Etat ni d'en détacher une province.

Il ne s'agit pas, pour l'instant, de donner raison ou tort aux Hongrois ni d'approuver ou non leur conception si particulière de la nation, mais de fixer précisément et sans plus leur point de vue.

La garde qui veille

Toujours royale reste la garde qui veille aux portes du château. Elle se coiffe simplement, en semaine, d'un bonnet à corne kaki, un peu cousin de la chapska polonaise et orné d'une longue plume. Mais les dimanches et jours de fête, elle apparaît revêtue d'un éblouissant uniforme archaïque avec accompagnement de casques à plumet et de hallebardes, le tout digne des cours les plus somptueuses.

S'il ne manque pas, aujourd'hui, de roi sans royaume, ce pays nous offre le spectacle nouveau d'un royaume sans roi.

La faute en est à la couronne que personne ne peut ceindre dans la situa-

tion présente sans contredire aux principes, puisqu'elle s'identifie avec une Hongrie qui n'existe plus. En pure logique, une restauration n'est pas possible avant que la nation ait récupéré ses anciennes frontières.

Cet Etat ne saurait donc avoir aucun chef véritable. C'est pourquoi il se contente d'un régent dont la fonction est censée être, par définition, intérimaire.

M. Horty habite le derrière du palais. Il continue de porter, dans un pays qui n'a pas un mètre de côte, l'uniforme d'amiral parce qu'il n'est pas en son pouvoir de s'en donner un autre. Seul un nouveau prince, détenteur de la couronne, aurait le droit de changer ce qu'a fait un précédent prince détenteur de la même couronne.

La Hongrie tout entière s'en tient à cette façon de voir.

Buda

Dans cette Buda délicieusement vide qui cesse, pour ainsi dire, de vivre dès que les ministères sont fermés, le promeneur peut à son gré emprunter les trottoirs ou la chaussée.

Aucun tramway n'y circule, très peu de voitures la traversent, une unique ligne d'autobus la relie à Pest. On se sent ici en province.

Par les portes entrouvertes des petits hôtels et des vieilles maisons, l'œil aperçoit des cours exquises pleines aussi de silence. De loin en loin, un portier, habillé d'une longue redingote verte à brandebourgs, monte, devant, sa faction. La plupart de ces logis seigneuriaux n'appartiennent plus aux aristocrates. La finance et le gros négociant les y ont souvent remplacés. Mais ils gardent leur aspect noble.

Buda, ayant été jadis totalement détruite par les Turcs, dont on remarque quelques têtes sur les façades, ne possède point de monuments très anciens. Mais des plaques encastrées presque à chaque pas dans les murs désignent les emplacements de ceux qui furent démolis. Ils évoquent les dalles des cimetières.

Rien n'est moderne ici par le style sauf un seul bâtiment excessivement ridicule. Mais la boutique du coiffeur n'a pas changé depuis un demi-siècle au moins, et la pâtisserie Ruswurm est exactement la même qu'inaugurèrent en 1827, ses fondateurs.

Une aigle impériale française en or sur la corniche qui relie les deux vitrines du fond, lesquelles renferment encore les coupes à gâteaux dorées du temple.

Il est bien de s'y attarder en buvant un verre de tokay. En tout autre lieu du monde, sous ce charmant plafond voûté, le voyageur aurait l'illusion de se rapprocher du passé. Mais sur la colline vouée à la mystique de la couronne qu'elle garde depuis mille ans il a, dans ce décor désuet, l'étrange impression opposée de se rapprocher du présent.